

La chanteuse Claudine Lebègue publie «A ma zone», un livre de mémoires

Quand l'oiseau quitte sa cage

Hommage à ses parents et à ses racines de citadine de la banlieue parisienne

Jean-Rémi Barland

Souvent quand un chanteur publie un livre, ce n'est pas lui qui l'a écrit, faisant pour l'occasion appel à une plume extérieure. Le résultat, suite d'anecdotes plus ou moins croustillantes oscillant entre le sensationnalisme à deux sous et la banalité, n'est en général guère convaincant. Le produit est jetable, alors on l'oublie aussitôt et on finit par le mettre au rebut. Pas de cela avec Claudine Lebègue.

Née le 26 juin 1956 à Villeneuve-la-Garenne en banlieue parisienne cette femme libre a su tracer son chemin loin des modes se racontant d'ailleurs plus dans ses chansons que sur le papier. Et il faut bien reconnaître qu'elle en a signé de très belles («L'Algérie», «C'est un si», «Mamie», «Le grand repas») soit pour enrichir son propre répertoire, (avec par exemple un CD produit par la grande Anne Sylvestre) soit pour donner à d'autres comme celles en direction de Michèle Bernard sur son album destiné aux enfants.

Mais l'actualité de Claudine Lebègue, c'est donc un ouvrage intitulé «A ma zone», certes enrichi d'un CD



Claudine Lebègue signe un texte combatif, véritable chant d'espoir et de révolte contre l'infortune.

(Photo: Sabine Li)

treize titres mais qui s'impose comme un vrai texte de littérature. Son sujet est périlleux – les confessions d'une enfant des banlieues –, mais l'auteur évite les clichés, les propos larmoyants, les facilités de langage pour offrir un texte poétique et lumineux, sans complaisance et sans misérabilisme. C'est ici l'histoire d'une fille qui a grandi

dans les années 60 entre un père photographe, joueur de billard à ses moments perdus («Le photographe est une sage-femme qui ressemble à un petit oiseau. Il met au monde des images, des rêves», écrit-elle) et une mère plantée un jour par son mari avec ses quatre enfants définie comme une «victime glorieuse, sainte Thérèse du périph', martyre de la zone nord».

Et de ces HLM, cages à lapin, Claudine Lebègue note: «On a tous grandi ensemble, pauvres, moches, gros, maigres, noirs, jaunes, verts, cocos, fachos, tous au même soleil, sur le même béton», ajoutant: «On a tous fumé dans les mêmes caves et les arbres ont poussé avec nous», poussant donc quand même malgré le mauvais sort, puis plus loin: «Que tu sois d'Algérie, de Bretagne, ou de la petite ceinture, quand t'arrives dans une cage à lapins au milieu de rien, t'arrives dans une cage à lapins au milieu de rien».

Claudine Lebègue signe un texte combatif, véritable chant d'espoir et de révolte contre l'infortune, véritable hymne aux mélanges sociologiques et aux métissages. Avec des moments durs, d'autres plus aériens, elle insiste sur le fait «qu'on n'est jamais aussi bien installé que sur un nuage pour comprendre ce qui se passe». Eloge de la fuite, du voyage intérieur, (elle vit désormais à Lyon), le petit oiseau

Claudine a quitté un jour le nid pour voir d'autres paysages, pour tailler la zone, pour prendre son envol et se mettre à chanter.

Tout cela est raconté en chapitres courts, intenses, où le lecteur est constamment ému et surpris. Le passage sur les escapades à mobylette, comme l'ensemble des paragraphes ne sont pas sans rappeler la chanson d'Alain Leprest «On n'était pas riches», mise en musique par Jean Ferrat. Et Dieu sait que Claudine Lebègue a vécu dans sa jeunesse sans le sou. «Mon père était argenté, nous on était fauchés», confie-t-elle non sans préciser: «Quand je dis 'nous', je pense 'ma mère'. Ma mère était cinq, mon père était seul.»

Cela aurait pu ressembler aux «Misérables» de Hugo ou aux romans de Zola. Par la grâce de son écriture et sa lucidité généreuse, «A ma zone» est tout autre chose. C'est le portrait en creux d'une chanteuse à la voix d'or, qui ne se pousse pas du col et qui pour reprendre le titre d'un tube de Enzo Enzo est «Juste quelqu'un de bien» que l'on écoute avec plaisir et qu'on lit avec respect, admiration et bonheur. ■

Claudine Lebègue: «A ma zone». Editions La passe du vent, ISBN 978-2-84562-171-8, 15 euros.

♦ D'AILLEURS

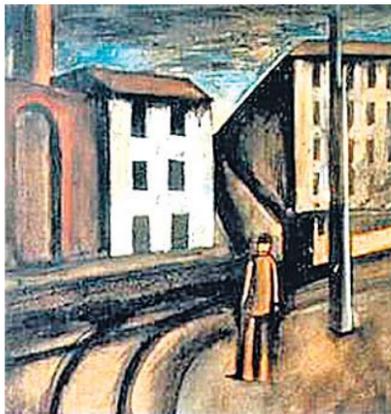
Objection de croissance

Sirius

Changement climatique, pénurie d'eau, épuisement des ressources énergétiques, raréfaction des matières premières, accélération de la fonte de la banquise et des glaciers, érosion des sols, déforestation. Pas un jour sans nouvelles alarmantes sur l'état de santé de notre planète. Le constat sur l'étendue des conséquences désastreuses de notre mode de vie fait froid dans le dos. Et les choses ne s'arrangeront pas, le jour où les nouveaux riches indiens et chinois aspireront, eux aussi, au lave-vaisselle, à la voiture individuelle et aux vacances en charters.

L'urgence écologique ne devrait-elle pas nous inciter à repenser le monde économique en s'attaquant au dogme quasi religieux sur lequel il repose: celui de la croissance illimitée, hors de laquelle il n'y aurait point de salut? A une époque qui invite sans cesse au «toujours plus», la question est de savoir si l'on peut vivre mieux avec moins. Qu'est-ce que le nécessaire? Qu'est-ce que le superflu? Aujourd'hui, une famille occidentale de quatre personnes possède environ 3.000 objets; il y a 100 ans, elle n'en avait pas plus de 200. Pourquoi une automobile reste-t-elle à l'arrêt 92 % de son temps?

De l'obsession de croissance à l'objection de croissance. D'aucuns – de plus en plus nombreux – proposent de remplacer le PIB par «l'empreinte éco-



Paysage urbain du peintre futuriste italien Mario Sironi (1885-1961).

logique», un indicateur qui mesure l'impact de l'Homme sur l'environnement. Dans une société PIBmanique, qui considère tout à travers le prisme de l'économie (un paradigme qui n'existait guère avant le XVIII^e siècle!), une société où le vide idéologique et spirituel est comblé par l'argent et les possessions matérielles, n'est-il pas urgent de torpiller les faux-semblants de la croissance, les fausses idoles de la pensée unique techno-économique, en prônant une sorte de «tempérance heureuse»? Car, comme disait déjà Bob Kennedy, «le PIB mesure tout, sauf ce

qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue».

Plus le système économique s'emploie à accroître la richesse matérielle, plus il puise dans le capital de la planète. Or, celui-ci étant limité, la croissance débouchera inévitablement sur une banqueroute généralisée, dont on observe actuellement les prémices. Si le communisme a échoué faute d'avoir permis au marché de dire la vérité économique, le capitalisme pourrait bien connaître le même sort pour ne pas avoir autorisé le marché à dire la vérité écologique.

On peut être «objecteur de croissance», c.-à-d. prôner la décroissance, sans pour autant revenir à l'âge des cavernes ou de la lampe à huile. Simplement en repensant notre manière de vivre, ce qui suppose, dans un premier temps, que l'on prenne conscience des limites de l'ultraproductivisme et de l'hyperconsumérisme en retrouvant un sens de l'équilibre, en condamnant la démesure (ce que les Grecs appelaient l'*hybris*), puis, dans un second temps, que l'on tourne le dos à une économie basée sur le jetable, au profit d'une économie de la rareté, qui fonctionne avec des énergies renouvelables et qui réutilise et recycle tous ses biens. Il ne s'agit pas de décroître pour décroître, mais d'apprendre à produire et à consommer moins pour retrouver un *modus vivendi* compatible avec la finitude des ressources de la planète. On présente souvent les tenants de la

décroissance comme les fils spirituels de mai 68, alors qu'ils sont bien davantage les héritiers des valeurs du communautarisme chrétien. Une autre paire de manches est de savoir comment donner envie de décroître, de «déconsommer», comment rendre attractif un concept négatif. Car, si la récession qui se précise est une bonne nouvelle pour la planète, elle ne l'est pas pour les Hommes, du moins au vu des conséquences qu'elle entraîne dans la logique économique actuelle (flambée des prix, raréfaction des crédits, surendettement, augmentation du chômage).

Une note encourageante pour finir: aujourd'hui, parallèlement à celle de la décroissance, une nouvelle utopie – très prometteuse – gagne du terrain: celle de la «bio-économie», c.-à-d. d'un monde économique «relocalisé», ancré dans le local, avec, à l'échelle de l'éco-région, des modèles exploitant, au plus près des lieux de consommation, les ressources naturelles du terroir, donc des modèles respectueux de la planète.

Cela dit, si la crise que nous traversons est économique, elle est aussi et même surtout une crise de civilisation. Mettre l'économie au service de l'écologie (et non l'inverse), remettre l'Homme au centre et ne faire de l'économie qu'un moyen à son service (et pas l'inverse): telle est la double «révolution copernicienne» qu'il s'agit d'entreprendre urgemment.